



James Oliver Curwood

LA FEMME DE L'ALASKA

ARTHAUD

La Femme de l'Alaska

James Oliver Curwood

La Femme de l'Alaska

Un roman du Nord

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Tristan Savin*

Préface de Dominique Lanni

ARTHAUD

Titre original : *The Alaskan*, 1923.

© Flammarion, Paris, 2022.

87, quai Panhard-et-Levassor

75647 Paris Cedex 13

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-0802-5869-4

ALASKA, LE PAYS SAUVAGE

Les Netsilik de la péninsule de Boothia en Alaska racontent que Nuliajuk est la maîtresse de la terre, des eaux et des animaux. Honteuse d'être à l'origine de la mort de son père, elle se laissa sombrer au fin fond des flots. C'est là qu'elle vit, dans une maison située à l'intérieur d'une bulle, dont l'entrée est veillée par un féroce chien noir. Les Netsilik content aussi que Nuliajuk épousa un chien et qu'à la suite de leur union, ses phalanges donnèrent naissance aux Indiens et aux Blancs, qui peuplèrent l'Alaska avant de se répandre sur le globe. Depuis, si Nuliajuk entre en colère, elle retient tous les animaux et les hommes meurent de faim, jusqu'à ce qu'elle décide de faire preuve de pitié à leur égard. C'est pourquoi les humains la redoutent et l'honorent. Le mythe de la naissance des hommes et du peuplement du globe par Nuliajuk est un des récits parmi les plus populaires chez les Netsiliks. Par-delà la richesse de leur patrimoine oral, il vient rappeler que les premiers habitants de l'Alaska – « la grande terre » en aléoute –, aujourd'hui le plus vaste

La Femme de l'Alaska

territoire des États-Unis d'Amérique, étaient les Inuits.

À quand remonte leur établissement dans cette région du globe sans limites ? D'après les travaux des archéologues, son peuplement, consécutif à des vagues migratoires en provenance des étendues orientales gelées du continent asiatique, est fort ancien, qui date de plusieurs milliers d'années. En trois vagues distinctes, les ancêtres des actuels autochtones de l'Alaska se seraient répartis et subdivisés en tribus – Inupiats, Yupiks, Aléoutes, Eyaks, Tlingits, Haïdats, Tsimshians, Athabascans... – au fil des siècles d'abord le long des kilomètres de rivages, puis, plus tard, à l'intérieur des immensités gelées, le long des rivières et sur les pourtours des lacs.

Au milieu du XVIII^e siècle, arrivés en Alaska par le détroit de Béring, des trappeurs russes s'approprient progressivement cet immense territoire en se livrant au commerce du bois et au négoce des fourrures avec les Indiens ; la région devient alors la Rousaskaia Alaska. Des marchands et aventuriers sans scrupule réduisent les Aléoutes en esclavage avant que l'impératrice Catherine II, proche de Denis Diderot, et désireuse que partout sur ses possessions ses sujets soient équitablement traités, n'y mette un terme. Entre Russes et autochtones, la cohabitation redevient pacifique ; des missionnaires orthodoxes entreprennent avec plus ou moins de succès de convertir les exotiques sujets de Sa Majesté impériale et fondent des communautés. Aujourd'hui encore, des villages comme Petersburg ou Nikolaevsk, peuplés de Russes vivant comme dans les bourgades de la mère patrie,

La Femme de l'Alaska

petits morceaux de Russie, portent encore la trace de cette présence.

En juin 1785, Louis XVI et son ministre de la Marine le marquis de Castries confient à Jean-François de Lapérouse le commandement d'une expédition scientifique destinée à accomplir le tour du monde afin de compléter les savoirs dans tous les domaines de la connaissance et d'ouvrir une nouvelle voie pour atteindre l'Extrême-Orient. L'expédition, qui se compose de deux frégates, *L'Astrolabe* et *La Boussole*, et compte près de deux cents hommes, quitte Brest en août. Dix mois plus tard, après avoir franchi le cap Horn, et successivement fait halte au Chili, à l'île de Pâques puis aux îles Sandwich, l'expédition pénètre en Alaska. Alors que ses deux bâtiments entrent dans la baie de Lituya, Lapérouse écrit : « Nous aperçûmes bientôt des sauvages qui nous faisaient des signes d'amitié, en étendant et faisant voltiger des manteaux blancs et différentes peaux : plusieurs pirogues de ces Indiens pêchaient dans la baie, où l'eau était tranquille comme celle d'un bassin, tandis qu'on voyait la jetée couverte d'écume par les brisants ; mais la mer était très calme au-delà de la passe, nouvelle preuve pour nous qu'il y avait une profondeur considérable. » Si cette escale est demeurée fameuse, c'est parce que deux biscayennes y font naufrage, entraînant la mort de vingt et un matelots, sous les yeux de quelques Indiens Tlingits assemblés sur le rivage.

Un peu moins d'un siècle après ce tragique événement, en 1867, la Russie cède cet immense territoire aux États-Unis pour une somme modique, « à peine

La Femme de l'Alaska

quatre centimes l'hectare». Des Américains partent s'y établir, fondent des villages. Leurs femmes enfantent, perpétuant le cycle de la vie.

À l'avènement du xx^e siècle, l'Alaska est un territoire auquel on n'accède qu'après un long voyage à bord d'un navire. À première vue : une nature hostile, un climat rigoureux, des immensités gelées. Un environnement qui, avec sa minéralité, avait tout pour séduire James Oliver Curwood. Né et mort à Owosso dans le Michigan, James Oliver Curwood (1878-1927) passe plusieurs années de son existence dans la baie d'Hudson. Initialement en vacances. Mais rapidement, il tombe sous le charme de cette nature rude et prolonge son séjour. Le succès de ses premiers romans – *Captain Kidd of the Underground*, *The Courage of Captain Plum*, *The Wolf Hunters*, *The Gold Hunters* – et sa popularité croissante inspirent au gouvernement canadien de le recruter pour explorer les provinces du Sud-Ouest, et vanter leurs charmes et les opportunités qu'elles offrent afin d'attirer des colons. Les immensités qu'il parcourt, les villes qu'il traverse, les hommes et femmes qu'il rencontre lors de ce séjour, lui fourniront la matière de nombre de ses romans.

Lorsqu'il se lance définitivement dans une carrière d'écrivain en 1909, les grandes régions des États-Unis suivent chacune leur voie. Grâce à l'industrialisation, les grandes villes se développent de manière spectaculaire. Les régions rurales, fortement tributaires des richesses de leur sol et du climat, connaissent des fortunes diverses. L'Alaska est un État à part, à nul autre pareil, dans tous les sens du terme. Il y fait nuit vingt heures sur vingt-quatre en hiver. L'été, c'est l'inverse,

La Femme de l'Alaska

si bien que l'Alaska a été surnommé « le pays où le soleil ne se couche jamais ». Le quotidien y est rude car les conditions y sont extrêmes. Comparé à ses dimensions, le nombre de ses habitants est peu élevé. Qu'il s'agisse des Indiens ou des Blancs, ils vivent en communauté, dans des campements, des villes ou villages – les localités, Nome, Skagway, Cordova, Chitina... sont à des dizaines de kilomètres les unes des autres – ou dans des ranchs car les troupeaux de rennes constituent la principale richesse de l'Alaska. Là comme ailleurs, l'appropriation de ce territoire et la ruée vers l'or se sont accomplies dans le sang et au mépris des croyances, rites et traditions des Indiens. En quête du précieux métal jaune, nombre de prospecteurs, dénués de scrupules ainsi que ceux de leur espèce, n'ont pas hésité à retourner des cimetières et à fouiller des tombes, avant de s'en aller vivre ailleurs, sur une terre moins ingrate, dans une nature moins hostile, sous des cieux plus cléments. Entre ces rapaces, oiseaux de passage, et les Alaskiens, nés sur ce sol, rien de commun. Et c'est la raison pour laquelle un lien fort, puissant, indestructible les lie aux Indiens. Parce qu'ils ont ce sol, cette nature, et tous les êtres vivants qu'elle a engendrés en partage.

The Alaskan – La Femme de l'Alaska, L'Homme de l'Alaska, mais qui pourrait aussi être traduit par *Les Alaskiens* si on souhaitait jouer la carte des liens ténus unissant hommes et femmes nés là ou répondant à l'appel sauvage de cette extraordinaire nature – est d'abord un roman, une fiction mettant aux prises des hommes, Alan Holt, Stampede Smith, les Alaskiens, John Graham, le magnat, Rossland, son âme damnée,

La Femme de l'Alaska

Tautuk et Amuk Toolik, les fiers Indiens, et Sokwenna, l'ancien, la mémoire des siens, détenteur d'un terrible secret ; et des femmes, Mary Standish, l'héritière au cœur pur, Nawadlook, la belle Indienne, qui fait tourner la tête de Stampede, la petite Keok ou encore Wegaruk, l'ancienne. C'est la terrible histoire d'un serment, d'une fuite désespérée, et d'une poursuite au travers des étendues, ces poursuites hallucinées, comme James Oliver Curwood les affectionne tant, où l'honneur le dispute aux passions.

« Roman du Nord », *The Alaskan* est une ode à l'Alaska, une terre qui produit des êtres d'exception, des hommes et des femmes de trempe, que les rigueurs, les adversités ont tant endurcis que se rendre à Washington pour défendre leurs droits contre les politiciens ne les impressionne aucunement. Séparé des États-Unis d'Amérique par le Canada, l'Alaska a encore cette particularité d'être, de tous les États, le plus éloigné de Washington, où siègent les membres du Congrès, et où sont prises les décisions qui engagent les destinées de négociants, de trappeurs et d'éleveurs, de Blancs et d'Indiens, de femmes et d'hommes.

À l'instar de nombre d'écrivains de son temps, James Oliver Curwood croit en l'atavisme et aux liens profonds qui unissent un homme ou une femme au milieu qui les a engendrés, au milieu dont ils sont issus. Alan Holt ne se rend pas seulement à Washington pour plaider la cause des éleveurs de rennes. Il s'y rend pour défendre un mode de vie, une culture, des savoirs, des traditions, perpétués et transmis de génération en génération, ainsi qu'un mode de

La Femme de l'Alaska

vie pacifique et égalitaire inédit pour l'époque – le roman date de 1923 – où la ségrégation, les exactions et humiliations à l'égard des Indiens, des Noirs ou des Chinois sont d'une férocité et d'une cruauté inouïes. Et là n'est pas l'un des moindres mérites de James Oliver Curwood.

Maudit sauvage à évangéliser, à civiliser ou à exterminer dans nombre de fictions du temps de la conquête de l'Ouest, l'Indien apparaît furtivement, à l'avènement des temps modernes, sous les hardes d'un pauvre hère aux yeux embués par les vapeurs de l'alcool, avant de disparaître purement et simplement du décor des romans, cédant la place à un autre compagnon d'infortune : le nègre. Une étrange disparition qui ressemble à un effacement ; une manière pour les auteurs de ces fictions de résoudre l'impossibilité de pouvoir éradiquer définitivement cette présence à laquelle se sont heurtés leurs pères.

Nul recours à cet effacement aussi artificiel que fantasmagorique chez Curwood. Car les Indiens sont là. Nés sur cette terre, engendrés par elle, ils vivent en osmose avec elle ainsi qu'avec les autres hommes auxquels elle a donné le jour, ces fiers Alaskiens. Alan Holt, Stampede Smith, Tautuk, Amuk Toolik, Sokwenna, Nawadlook, Wegaruk, Keok sont tous fils et filles de cette même terre. Et c'est parce que ces êtres la fascinent que Mary Standish elle aussi entend devenir une femme de l'Alaska.

Admiratif de ces êtres de la civilisation du renne, confrontés à des conditions de vie extrêmes, James Oliver Curwood s'est documenté sur leurs mœurs, savoir-faire et croyances et ce roman, à l'image de son

La Femme de l'Alaska

œuvre, fourmille de détails précieux pour qui se passionne pour la culture matérielle et la spiritualité des peuples du Grand Nord, pour leur mémoire aussi. Dans *The Alaskan*, c'est Sokwenna qui est la mémoire des siens, qui connaît le terrible secret des crânes jaunes et de l'eau rouge du kloof, cette effroyable histoire qu'il confie à Alan Holt.

La mémoire, cette capacité à se souvenir, est un trait caractéristique fort des cultures autochtones de l'Alaska. En 1888, à Lituya, l'ethnographe américain George Emmons s'entretient avec Cowee, un cacique de la tribu Auk qwan des Tlingits, originaire de Sintaka-heenee, lequel lui raconte qu'un monstre des profondeurs veille l'entrée de la caverne. Les Tlingits le nomment Kah Lituya, c'est-à-dire «l'homme de Lituya». Il repère tous ceux qui s'approchent de son domaine et réduit à l'état d'esclaves tous ceux qu'il annihile, les métamorphosant en ours. Cowee rapporte à Emmons qu'avant la venue de l'homme blanc, les Chilkat et les Hoon-ah fabriquaient chaque été de longues embarcations pour rallier Yakutat et commercer avec les Thlar-har-yeek et avec les tribus plus au sud. Et qu'un printemps, un important groupe de Thluke-nah-hut-tees du village de Kook-noo-ow partit au nord, sous le commandement de trois chefs : Chart-ah-sixh, Lth-kah-teech et Yan-yoosh-tick.

À l'entrée de Lituya, quatre embarcations furent englouties par les vagues et Chart-ah-sixh périt. Les survivants dressèrent un camp sur les rives de la baie et pleurèrent leurs compagnons. Ce fut alors que deux navires entrèrent dans la baie. Les Tlingits crurent que c'étaient deux oiseaux noirs aux gigantesques ailes

La Femme de l'Alaska

blanches, comme Yehlh, celui qui a créé les oiseaux, et croyant que celui-ci était revenu sur terre sous cette forme, ils prirent peur et coururent se cacher dans la forêt. Cowee rapporte qu'un des naufragés, un vieil homme à demi aveugle, voulut voir par lui-même s'il s'agissait bien du dieu Yehlh et s'il le transformerait en pierre. À bord d'un canot, il parvint à s'approcher d'un des deux navires et à monter à bord. Les formes noires dont il parvint à saisir les contours et qui lui apparaissaient comme des corbeaux lui offrirent de la nourriture en l'échange de son manteau en peau d'otarie et il revint sur le rivage. Là, les siens le touchèrent et le humèrent pour s'assurer que c'était bien lui et qu'il n'avait pas été changé en pierre. Mais ils refusèrent de toucher à la nourriture dont on lui avait fait présent.

Alors le vieil homme pensa que ce n'était pas Yehlh au-devant duquel il s'était porté et que les formes noires devaient être des hommes. Alors les Indiens, se fiant à sa parole, visitèrent les navires et échangèrent leurs fourrures contre divers objets. Et ce fut alors que deux embarcations se perdirent à l'embouchure de la baie et que de nombreux hommes blancs furent engloutis. Il s'agissait des deux biscayennes de *L'Astrolabe* et de *La Boussole*. Les Tlingits s'étaient transmis dans leurs contes et légendes le souvenir de ce naufrage de génération en génération.

DOMINIQUE LANNI

*Aux femmes et aux hommes de l'Alaska,
cœurs purs du nouvel empire s'élevant dans le Nord,
c'est pour moi un honneur et un privilège
de dédier ce travail.*

James Oliver Curwood
Owosso, Michigan, 1^{er} août 1923

CHAPITRE I

Le capitaine Rifle travaillait au service des Vapeurs de l'Alaska. Ce vieil homme grisonnant n'avait pas perdu l'esprit romantique de sa jeunesse au cours des années. Le feu palpait encore dans ses veines, entretenu par ces saines aventures vécues par des hommes forts dans un pays majestueux. Il pouvait toujours sentir le frisson de l'inhabituel et de chauds souvenirs remonter à la surface, comme s'ils dataient d'hier. Pour lui, l'Alaska était encore un jeune pays, dont l'appel sauvage résonnait aux oreilles de ceux qui avaient le courage de venir se battre pour ses trésors, quitte à en mourir.

Ce soir-là, une douce musique animait son bateau et une lune jaune apparaissait derrière les remparts formés par la chaîne de montagnes et ses sommets en forme de châteaux. Un sentiment de solitude s'empara de lui et il dit simplement :

— C'est cela, l'Alaska.

La jeune femme qui se tenait à côté de lui contre la rambarde ne se tourna pas et ne répondit rien pour l'instant. Il pouvait distinguer son profil, net comme

La Femme de l'Alaska

un caméo dans la lumière vive, son regard rempli d'un feu sombre et ses lèvres légèrement écartées. Son corps svelte semblait tendu, comme si elle s'élançait vers la lune se découpant sur les nuages gris déployés tels de chatoyantes draperies.

Elle tourna lentement ses grands yeux vers lui et hocha la tête. « Oui, c'est l'Alaska », dit-elle, et le vieux loup de mer surprit un léger tremblement dans sa voix. « Votre Alaska, capitaine Rifle. »

Dans la clarté de la nuit leur parvint un son lointain pareil au gémissement du tonnerre. Mary Standish l'avait déjà entendu deux fois auparavant mais demanda cette fois-ci :

— Qu'est-ce que c'était ? Ça ne peut pas être un orage, avec une lune pareille et des étoiles aussi brillantes au-dessus de nos têtes !

— Ce sont des blocs de glaciers qui se détachent et tombent dans la mer. Nous sommes dans les Wrangel Narrows, et non loin du rivage, mademoiselle Standish. Il y a des jours où vous pouvez entendre les oiseaux chanter. Nous appelons cet endroit le Passage Intérieur. Personnellement – mais je me trompe peut-être – j'appelle ces eaux « la merveille du monde ». Et pourtant, comme vous pouvez le remarquer, nous sommes quasiment seuls de ce côté du navire. Si j'avais raison, ces hommes et ces femmes à l'intérieur – dansant, jouant aux cartes, discutant – viendraient s'entasser ici. Mais ils ne peuvent voir ce que je vois, car je suis un vieux fou ridicule. Ah, sentez-vous cela dans l'air ? Ce parfum de fleurs, de forêts, cette verdure terrestre... Tout cela est évanescent mais je le sens.

La Femme de l'Alaska

— Moi aussi.

Elle respira profondément puis se retourna. Elle se tenait désormais dos à la rambarde, face aux lumières flamboyantes du bateau. La douce cadence de la musique leur parvenait, monocorde et langoureuse. La jeune femme pouvait entendre le pas traînant des danseurs, les rires ondulant au rythme du bateau, les voix s'élevant au-delà des fenêtres éclairées.

Le vieux capitaine la regarda et son visage lui sembla impénétrable.

Curieusement, à Seattle elle était montée à bord toute seule – et à la dernière minute, sans avoir effectué de réservation. En désespoir de cause, elle avait fait appel à lui et il avait senti une étrange terreur derrière son calme apparent. Depuis lors, il l'avait paternellement prise sous son aile, avec soin, l'observant attentivement avec la sagesse de l'âge. Et plus d'une fois il avait été frappé par son élégance provocante, cette assurance avec laquelle elle considérait désormais les fenêtres des cabines.

Elle lui avait dit avoir 23 ans. Elle devait se rendre à Nome pour rencontrer des parents et lui avait donné quelques noms. Il l'avait crue sur parole. C'était impossible de ne pas la croire : il admirait l'audace dont elle avait fait preuve en brisant les règles habituelles pour monter à bord. Le plus souvent, elle se montrait pleine de douceur et d'une compagnie agréable. Malgré cela, il la trouvait tendue. Elle menait un combat et il le sentait. Mais, influencé par la sagesse acquise en soixante-trois ans, il ne lui laissait pas voir qu'il l'avait deviné.

La Femme de l'Alaska

Il la regardait maintenant de près, sans se cacher. Elle était vraiment jolie et d'une minceur toute féminine. Cette attraction irrésistible réveillait de vieux souvenirs ancrés dans son cœur. Il avait remarqué à quel point ses yeux gris devenaient clairs à la lumière du jour. Elle avait soigneusement noué ses cheveux bruns, d'une exquise souplesse, de manière à former une luxuriante couronne de beauté. À cet instant précis, elle n'avait pas l'air d'avoir 23 ans, il lui en aurait plutôt donné 19. Cette jeune femme le rendait perplexe. Mais cela faisait partie de ses responsabilités de discerner ce que les autres ne voyaient pas – et de tenir sa langue.

— Nous ne sommes pas seuls, dit-elle avec un petit geste en direction de deux personnes accoudées à la rambarde un peu plus loin.

— Le vieux Donald Hardwick, de Skagway, répondit-il. Et l'autre est Alan Holt.

— Ah oui ?

Elle fit de nouveau face aux montagnes et ses yeux brillèrent dans la lumière lunaire. Sa main se posa doucement sur le bras du vieux capitaine.

— Écoutez ! murmura-t-elle.

— Un iceberg... Il vient de se détacher du Vieux Tonnerre. Nous sommes proches du rivage et les glaciers jalonnent le chemin.

— Je perçois un autre bruit, pareil à un vent faible dans cette nuit si calme... Qu'est-ce que c'est ?

— On l'entend toujours à l'approche des grandes montagnes, mademoiselle Standish. Il est produit par l'eau des milliers de ruisseaux qui se déversent dans

La Femme de l'Alaska

la mer. Vous pouvez entendre cette musique à la fonte des neiges.

— Et cet homme, Alan Holt, il fait partie de ces éléments ?

— Plus que quiconque, mademoiselle Standish. Il est né en Alaska, du côté de Fairbanks ou de Dawson City. C'était en 1884, je crois. Il doit avoir...

— 38 ans, lança-t-elle.

Elle avait été si rapide qu'il en resta estomaqué.

— Vous êtes sacrément douée en calcul.

Il sentit ses doigts se resserrer doucement sur son bras.

— Ce soir, peu après le dîner, le vieux Donald a constaté que j'étais seule et m'a déclaré avoir besoin de parler avec quelqu'un. Il m'a toujours un peu effrayée, avec sa longue barbe grise et ses cheveux hirsutes. Nous devons ressembler à des fantômes en discutant ainsi dans le crépuscule.

— Donald Hardwick appartient à une époque où le col du Chilkoot et la route pour Whitehorse épuisaient les hommes, expliqua le capitaine Rifle. Une piste de morts-vivants conduisait du Summit au Klondike. Vous en rencontrerez beaucoup comme lui en Alaska. Ils se souviennent de ces épreuves et cela se voit sur leur visage.

Elle inclina légèrement la tête et regarda la mer.

— Et Alan Holt ? Vous le connaissez bien ?

— Peu de gens le connaissent vraiment. Il fait lui-même partie de l'Alaska et parfois je le trouve aussi distant que les montagnes. Mais je le connais de réputation. Comme tous les habitants du Nord. Il a

La Femme de l'Alaska

un élevage de rennes, au-delà des monts Endicott, et il cherche toujours la dernière frontière.

— Il a l'air courageux.

— L'Alaska produit des hommes héroïques, mademoiselle Standish.

— Et des hommes honorables, auxquels vous pouvez faire confiance ?

— Oui.

— C'est curieux, dit-elle avec un petit rire tremblant, semblable à un cri d'oiseau. Je n'étais jamais venue en Alaska mais en voyant ces montagnes j'ai l'impression de les connaître depuis longtemps. C'est comme si je rentrais à la maison et qu'elles m'accueillaient. Alan Holt est un homme chanceux. J'aimerais être une femme de l'Alaska...

— Et vous êtes...

— Une Américaine, répondit-elle avec un soupçon d'ironie dans la voix. Un produit médiocre issu du melting-pot, capitaine Rifle. Je me rends dans le Nord pour apprendre.

— C'est la seule raison, mademoiselle Standish ?

Sa question, posée tranquillement et sans emphase, exigeait une réponse. Elle se tourna pour le fixer droit dans les yeux. Le visage bienveillant du loup de mer, tanné par le soleil et le vent durant tant d'années, respirait l'honnêteté.

— Je dois insister, dit-il. En tant que capitaine de ce navire, en tant que père, c'est de mon devoir. N'y a-t-il pas quelque chose que vous aimeriez me confier ?

Elle hésita un instant puis secoua lentement la tête.

— Non, je ne vois pas, capitaine Rifle.

La Femme de l'Alaska

— Vous avez tout de même embarqué à bord d'une manière étrange, dit-il pour l'inciter à parler. Vous savez que c'est inhabituel... Sans réservation ni bagage...

— Vous oubliez mon sac à main, lui rappela-t-elle.

— Oui, mais une simple sacoche ne suffit pas pour voyager dans le nord de l'Alaska, ce n'est pas assez grand pour contenir du linge de rechange, mademoiselle Standish.

— Ça l'est pour moi, capitaine.

— Peut-être. Mais je vous ai vue vous battre contre les gardiens comme un petit chat sauvage. C'était sans précédent.

— J'en suis désolée. Mais ils étaient vraiment stupides et ne voulaient pas me laisser passer.

Il était stupéfait par la simplicité puérile avec laquelle elle lui répondait.

— Par chance, je suis arrivé à temps pour m'en rendre compte, mon enfant. Sans cela, la réglementation m'aurait obligé à vous renvoyer à terre. Vous étiez effrayée, vous ne pouvez pas le nier. Vous étiez en train de fuir quelque chose.

— Oui, je fuyais... quelque chose.

Son regard était magnifiquement clair et résolu. Et une fois de plus, il sentit à quel point elle luttait.

— Et vous ne me direz pas pourquoi – ou ce que vous cherchiez à fuir ?

— Je ne peux pas... Pas ce soir. Je le ferai avant d'arriver à Nome. Mais... il est possible...

— Quoi ?

— Que je n'arrive jamais à Nome.

La Femme de l'Alaska

Brutalement, elle prit l'une de ses mains dans les siennes. Ses doigts s'accrochaient à lui.

— Vous avez été tellement bon avec moi... Je voudrais tellement vous dire pourquoi j'ai embarqué ainsi... Mais je ne peux pas. Regardez ! Regardez ces merveilleuses montagnes !

Elle avait crié en les désignant de sa main libre.

— Autour d'elles se tiennent des siècles d'aventures, de romantisme et de mystère. Et pendant près de trente ans, vous avez été tellement proche de tout cela. Peu d'hommes verront encore ce que vous avez vu, ressenti ce que vous avez vécu et oublié ce que vous deviez oublier. Je le sais. Et après tout cela, vous ne voulez – ou ne pouvez – oublier l'étrange manière que j'ai eue de monter à bord de ce bateau ? C'est une si petite chose à vous ôter de l'esprit, si triviale, et sans importance quand vous regardez derrière vous. Pensez-y, capitaine Rifle, s'il vous plaît !

Soudain, elle pressa sa main contre ses lèvres. Son geste fut si rapide qu'il le laissa sans voix, avec la sensation d'une douce chaleur.

— Je vous aime beaucoup, vous avez été si bon avec moi, murmura-t-elle.

Et, aussi soudainement qu'elle avait embrassé sa main, elle se leva et partit, le laissant seul contre la rambarde.

CHAPITRE II

La silhouette élancée de la jeune femme se découpait dans la lumière projetée par la porte ouverte du salon. Alan Holt n'avait pas vraiment fait attention à elle, ni observé de plus près l'attrayant tableau qu'elle formait en posant là après avoir quitté le capitaine Rifle.

Pour lui, elle était juste l'une des cinq cents personnes à rendre intéressante la vie à bord du premier bateau de la saison à se rendre dans le Nord. Le destin, à travers le suave service du chef de cabine, l'avait placé à proximité d'elle au même titre que les autres, sans plus. Depuis deux jours, son siège avait été réservé à la même table de la grande salle à manger, presque face à lui. Mais comme elle avait manqué deux services de petit-déjeuner et sauté deux repas à midi, les règles de voisinage et de politesse ne leur imposaient pas plus d'une douzaine de mots. Et cela arrangeait les affaires d'Alan, qui n'était pas du genre bavard. Il y avait une forme de cynisme derrière son amour du silence. Il aimait écouter et maîtrisait l'art de l'analyse. Certains, il le savait, étaient nés pour

La Femme de l'Alaska

parler ; d'autres, pour maintenir l'équilibre, étaient chargés de tenir leur langue.

D'une certaine manière, il admirait Mary Standish. Elle était toujours calme et il l'appréciait pour cela. Il ne pouvait pas non plus, bien sûr, faire abstraction de la beauté de ses yeux, assombris par de longs cils chatoyants. Ce n'était pas le genre de détail capable de l'électriser mais cela lui plaisait. Et sa coiffure peut-être plus encore que son regard gris. Malgré cela, il ne se sentait pas suffisamment concerné pour peser le pour et le contre en son for intérieur. Il avait toutefois relevé un détail au sujet de ses cheveux : non pas tant leur couleur éclatante dans la lumière mais sa manière de les coiffer, et tout le soin qu'elle y mettait. Il appréciait, par-dessus tout, les rubans soyeux avec lesquels elle les avait attachés au-dessus de sa jolie tête. Quel contraste avec toutes ces coupes au carré, ces frisettes démodées et ces toilettes négligées aperçues au cours de son séjour de six mois aux États-Unis ! En fait, aucun détail chez elle ne lui déplaisait. Voilà globalement pourquoi il l'aimait bien.

Pourtant, il ne se demandait pas ce qu'elle pouvait bien penser de lui – avec son visage austère, sa froide indifférence, sa souplesse presque indienne et son épaisse tignasse blonde striée de gris. Son intérêt pour elle n'avait aucunement atteint ce stade.

Ce soir-là, aucune femme au monde ne pouvait l'intéresser, excepté en tant que simple observateur du genre humain. Quelque chose de bien plus important accaparait ses pensées depuis qu'il avait senti sous ses pieds, à Seattle, le pouls palpitant des moteurs du nouveau vapeur *Nome*. Il rentrait chez lui. En Alaska.

La Femme de l'Alaska

Pays synonyme de montagnes, de vastes toundras, d'espaces infinis où la civilisation n'avait pas encore apporté ses bruits et sa clameur. Cela signifiait aussi les amis, les étoiles bien-aimées, les troupeaux – tout ce qu'il adorait. Tel était son état d'esprit après six mois d'exil, de solitude et de désolation dans ces cités américaines qu'il avait toujours détestées.

— Je ne referai pas ce voyage – pas tout un hiver – même avec un revolver sur la tempe, annonça-t-il au capitaine Rifle peu de temps après le départ de Mary Standish. Un hiver esquimau est déjà assez long, mais en passer un à Seattle, Minneapolis, Chicago et New York, c'est trop pour moi.

— Je comprends qu'ils disposaient de vous avant le comité du budget à Washington.

— Oui, de même que Carl Lomen. Mais Lomen était l'homme idéal, il possède quarante mille têtes de rennes dans la péninsule de Seward et ils l'ont écouté. Nous obtiendrons peut-être les mesures nécessaires.

— Peut-être ! grogna le capitaine. L'Alaska attend depuis dix ans de nouveaux accords. Je doute que vous obteniez quelque chose. Quand les politiciens de l'Iowa et du Texas nous disent ce que nous pouvons avoir... À quoi ça sert ? L'Alaska peut aussi bien mettre la clef sous la porte !

— Mais cela n'arrivera pas, répondit Alan Holt, dont le visage sombre scintillait dans la lumière lunaire. Ils ont tout tenté pour nous casser et nous ont obligés à fermer de nombreuses boutiques. En 1910, nous étions trente-six mille Blancs dans le Territoire. Depuis, les politiciens de Washington en ont chassé neuf mille, un quart de la population. Mais ceux qui

La Femme de l'Alaska

sont restés sont des durs à cuire. Nous n'allons pas démissionner, cap'taine. Nous sommes des hommes de l'Alaska et nous n'avons pas peur de la lutte.

— Comme vous dites...

— Voilà pourquoi nous arriverons à passer un accord loyal, et dans cinq ans nous exporterons un million de carcasses de rennes aux États-Unis. Beau projet pour les barons de la viande, n'est-ce pas ?

En parlant, Alan Holt avait empoigné la barre de la rambarde.

— Avant de partir cet hiver, je ne réalisais pas à quel point la situation était mauvaise, continua-t-il d'une voix sourde. Lomen est un diplomate, pas moi. J'ai envie de prendre les armes quand je vois des choses pareilles. Comme il nous arrive de trouver de l'or par ici, ils prennent l'Alaska pour une vache à traire. Bienvenue dans la chasse aux dollars de l'américanisme !

— Mais n'êtes-vous pas un Américain, monsieur Holt ?

Les deux hommes se retournèrent subitement. Tout près d'eux se tenait Mary Standish, son beau visage calme inondé par l'éclatante lumière de la lune.

— Vous m'avez posé une question, madame, répondit Alan Holt en s'inclinant courtoisement. Non, je ne suis pas un Américain. Je suis un Alaskien.

La jeune femme resta un instant les lèvres entrouvertes.

— Pardonnez-moi d'avoir écouté, dit-elle. Je n'ai pas pu m'en empêcher. Je suis américaine et j'aime mon pays. Plus que tout au monde, y compris ma

La Femme de l'Alaska

religion. Et je suis fière d'avoir eu un ancêtre à bord du *Mayflower*. Voilà pourquoi je m'appelle Standish¹. Et je voulais juste vous rappeler que l'Alaska, c'est l'Amérique.

Alan Holt était surpris. Ce n'était plus la passagère si calme, son visage était tendu et ses yeux lançaient des étincelles. Et il avait senti une émotion irrésistible dans sa voix. Dans la lumière du jour, se disait-il, il aurait vu ses joues s'enflammer. Il arbora un grand sourire qui dissimulait mal le cynisme de ses pensées.

— Et que connaissez-vous de l'Alaska, mademoiselle Standish ?

— Rien du tout, répondit-elle. Mais je l'aime déjà. Elle montra les montagnes du doigt.

— J'aurais aimé naître ici. Vous avez de la chance. Vous devriez aimer l'Amérique.

— L'Alaska, vous voulez dire !

— Non, l'Amérique.

Ses yeux lançaient désormais des éclairs.

L'ironie avait disparu des lèvres d'Alan Holt. Il s'inclina de nouveau, avec un petit rire.

— Si j'ai l'honneur de parler à la fille du capitaine Miles Standish, qui commandait le *Mayflower*, alors je fais amende honorable. Vous faites forcément autorité en matière d'américanisme...

— C'est le cas, répondit-elle avec un petit geste du menton plein de fierté. Je vous demande encore

1. Le capitaine Standish dirigeait la colonie de Plymouth, fondée par les passagers du *Mayflower* (navire parti d'Angleterre en 1620), considérés comme les premiers pionniers de ce qui deviendra les États-Unis. (NDT.)

La Femme de l'Alaska

pardon pour vous avoir interrompus. Ce n'était pas prémédité.

Elle n'attendit pas qu'ils en disent plus, leur adressa un rapide sourire et reprit sa promenade.

La musique avait cessé et plus aucun signe de vie ne parvenait des cabines.

— Quelle fille remarquable, remarqua Alan. J'imagine que le fantôme du capitaine Miles Standish doit être fier de ce rejeton. Ils sont faits du même bois, en quelque sorte.

Il avait dit cela d'un ton narquois, proche du rire. C'était un signe distinctif chez lui, cette manière de manier l'ironie comme un dard, sans réussir à la masquer complètement.

Quelques minutes plus tard, une fois Mary Standish oubliée, il posa au capitaine une question qui lui trottait dans la tête :

— L'itinéraire du navire est un peu confus, n'est-ce pas ?

— Oui, un peu, reconnut Rifle. D'habitude nous allons directement de Seattle à Nome. Mais en ce moment nous franchissons le Passage Intérieur entre Juneau et Skagway, pour atteindre ensuite le passage des îles Aléoutiennes via Seward. C'est un caprice des propriétaires du bateau, et ils n'ont pas daigné m'en expliquer la raison. C'est peut-être à cause des passagers canadiens. Nous devons les déposer à Skagway, d'où ils se rendront au Yukon en empruntant le col de White Horse. Un voyage agréable pour les gens mous d'aujourd'hui, Holt. Je me souviens de tout cela...

— Moi aussi, soupira Alan en hochant la tête.

La Femme de l'Alaska

Chapitre XIX	213
Chapitre XX	227
Chapitre XXI	235
Chapitre XXII	243
Chapitre XXIII	253
Chapitre XXIV	263
Chapitre XXV	277
Chapitre XXVI	287
Chapitre XXVII	299

James Oliver Curwood

LA FEMME DE L'ALASKA

Mary Standish, une mystérieuse et élégante jeune femme, embarque sur un vapeur remontant les côtes d'Alaska vers le nord. À bord, elle rencontre Alan Holt, un éleveur de rennes qui lutte contre la corruption pour défendre son pays et protéger les Amérindiens. D'abord intrigué par cette curieuse jeune femme aux yeux clairs, il va peu à peu être séduit par sa grande force de caractère. Mais un soir, Mary disparaît en mer... Alan Holt va tout faire pour la retrouver.

Ce grand roman d'aventure et d'amour, écrit comme un thriller, nous offre un inoubliable portrait de femme. Ode aux grands espaces sauvages du Nord, La Femme de l'Alaska est aussi l'un des premiers romans écologiques de son temps. Initialement publié en 1923 et adapté à l'époque au cinéma, le voici réédité dans une nouvelle traduction.

Roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Tristan Savin
Préface de Dominique Lanni